

Nantes

AU QUOTIDIEN



L'envie d'apprendre
à l'âge adulte

LES 11 QUARTIERS NANTAIS

Quinze pages d'actualité
sur votre lieu de vie

HISTOIRES DE QUARTIERS

La Maison de l'Enfance
du **Grand-Blottereau**
L'ancienne patinoire de **Feltre**



DOULON/BOTTIÈRE

La Maison de l'Enfance du Grand

De l'immédiat après guerre jusqu'à l'orée des années 60, le château du Grand-Blottereau a abrité la Maison de l'Enfance. Ses pensionnaires ?

Des orphelins de fusillés et déportés. En seize ans, elle aura accueilli 250 enfants, les uns pour quelques mois, les autres pour de longues années, quand ils n'avaient plus ni père ni mère. En ces temps là, au Grand-Blottereau, ce ne fut pas toujours la vie de château...

10 mai 2005. Sous un soleil frisquet, une foule se masse sur le perron du château du Grand-Blottereau et dans le parc alentour. Une garden-party ? Non, des retrouvailles. Des groupes se forment. On s'échange des photos jaunies, on rit à une anecdote du passé, on verse une larme sur un camarade disparu... Tout à l'heure, on dévoilera en grande cérémonie une plaque commémorative : *Ici, dans le Château du Grand-Blottereau. La Maison de l'Enfance a accueilli de 1945 à 1961 250 orphelins victimes de la Seconde Guerre mondiale et de la barbarie nazie.* Une histoire qui commence il y a soixante ans, au lendemain de la grande tourmente.

Aider les enfants orphelins. Les Allemands partout sont en fuite, les prisonniers

et les déportés qui ont pu survivre regagnent leurs foyers. Beaucoup ne reviendront pas. À Nantes, des personnalités de la Résistance et parents d'otages créent une association pour venir en aide aux enfants orphelins, dont les parents ont été fusillés, massacrés ou sont morts en déportation.

L'association se met en quête d'un local susceptible de recevoir jusqu'à une centaine d'enfants. Après visite des châteaux de la Gaudinière, du Tertre et du Grand-Blottereau, c'est ce dernier qui est retenu, réquisitionné et mis à la disposition de l'association pour quinze ans. La guerre a laissé des traces. La municipalité doit effectuer de grosses réparations, les occupants allemands ayant fait des dégâts dans toute la propriété : blockhaus, cuves de ciment dans les salles de douches, planchers percés... Reste à trouver le financement. Une ker-



▲ L'été, c'était grandes vacances au bord de la mer. Direction la côte d'Amour. "Quand venait le moment de rentrer pour reprendre l'école, on avait tous le cafard!".



◀ "Il y avait gym le matin, on apprenait aussi la couture assises dans le jardin sur des chaises pliantes" se souvient Léone Chénard.

-Blottereau

messe, organisée le dimanche 15 avril 1945 "sous le haut patronage des autorités civiles, culturelles et militaires" remporte un grand succès et laisse à l'association un bénéfice de 170 000 F.

Marcel Chouteau, instituteur à l'école publique de la rue Noire, se laisse convaincre de prendre la direction de l'établissement, tandis que son épouse ouvrira une classe enfantine dans le bâtiment d'entrée du château.

La douceur d'un foyer. La Maison de l'Enfance est finalement inaugurée en grande pompe le 8 août 1945. La presse peut titrer : "Quarante petits dont les papas ont été assassinés par l'ennemi ont retrouvé la douceur d'un foyer" et les journalistes nantais ne tarissent pas d'enthousiasme pour cette ins-

titution aussi secourable que novatrice. *Ouest-France* nous en ouvre les portes. "Sitôt franchie la porte, un vaste hall fleuri où nous recevions M. et Mme Chouteau et tout de suite nous sommes sous le charme de cet accueil souriant du "père" et de la "mère" de la très grande famille qui vit ici heureuse. (...) Témoin l'emploi du temps si bien équilibré qui permet aux enfants de goûter à la fois les joies du jeu et du grand air et d'acquérir les qualités et le savoir qui feront d'eux des hommes complets. Jeux, loisirs dirigés, chant, dessin, promenades dans le parc ombragé, tiennent une large place dans les occupations de la journée, mais sans préjudice pour l'éducation intellectuelle et morale : lecture, entretiens et travaux ménagers ne sont pas exclus."

La Résistance de l'Ouest n'est pas en reste,

dont le plumeux, féru de méthodes éducatives, s'enflamme en découvrant au Grand-Blottereau "des principes dont, chez nous, Montaigne et plus tard, Jean-Jacques Rousseau avaient la notion, mais qui n'ont été développés et appliqués que dans quelques écoles de plein air, fondées au début du XX^e siècle, à l'instar des écoles allemandes du Dr Lietz et de la grande école créée aux Indes par l'illustre poète philosophe Radin-branath Tagor". Pas moins ! Les témoignages des anciens pensionnaires, on va le lire, sont parfois plus contrastés.

Un été d'insouciance. Pupille de la Nation - sa mère a été tuée sous les bombardements de Nantes le 16 septembre 1943 - Léone Chénard est l'une des premières arrivées au Grand-Blottereau, à l'été 1945, mais

Sur le perron du château,
les petits pensionnaires.
Certains n'ont que 3
ou 4 ans.



n'y restera que pour les vacances. Le temps de soulager sa sœur aînée, devenue sa tutrice. Léone - elle avait 10 ans - ne garde que des souvenirs enjoués de ce court séjour. "On était heureux, il faisait beau, on mangeait, on était à l'abri, il y avait un dortoir rose pour les filles et bleu pour les garçons. On avait chacun notre petit lit, notre petite armoire". "Il y avait gym le matin, on apprenait la couture assises dans le jardin sur des chaises pliantes, on visitait les serres, pour la première fois j'ai vu du coton, du café... Quand il pleuvait, on allait à l'orangerie faire des jeux. Le soir avant de passer à table, c'étaient des parties de balle au prisonnier. Comme j'étais toute petite et très souple, j'étais la dernière attrapée. On m'avait surnommée "La Gazelle". Quand des personnalités venaient nous visiter, on me faisait faire des pirouettes... "Cet été-là, je ne me souviens pas qu'on ait parlé une seule fois de la guerre ou de nos parents disparus. On était insouciant. Tous, on planait !"

"Les enfants du Château". L'association des Anciens de la Maison de l'Enfance du Grand-Blottereau ne s'est créée qu'en 2000. "Personne ne cherchait à se revoir. Ça remuait trop de choses..." explique son président Guy Le Floch. Autour de lui, plusieurs ex-pensionnaires sont réunis (*voir photo*) pour évoquer pêle-mêle leurs souvenirs d'enfance pas comme les autres. "Nous allions à l'école comme tout le monde, dans les écoles du

quartier. On s'y rendait en troupeau, en rangs serrés et en chantant, encadrés par les monitrices. Pour les autres écoliers et pour les instits, on était "les enfants du château". Ce n'était pas du mépris, mais on était catalogués.

"Le jeudi matin, nous avions étude dans la grande salle qui sert aujourd'hui au lycée horticoles. L'après-midi, les garçons jouaient au foot tandis que les filles avaient des activités dans le parc. Nous avions école jusqu'au samedi soir. En revenant, c'était douche collective obligatoire. Le dimanche, les parents, quand il y en avait et que nous n'étions pas punis, pouvaient venir nous chercher." Car punitions il y avait. "On était soixante galopins, il fallait une discipline..." Et si M. Chouteau fait preuve d'un extraordinaire dévouement, c'est un maître d'école à l'ancienne, paternaliste et sévère, pour qui les châtiments corporels font partie de la pédagogie. "Il nous tirait la joue, nous pinçait l'oreille, on le craignait..." Beaucoup on le souvenir cuisant de coups d'archet de violon sur le crâne quand ils chantaient faux à chorale, ou de punitions collectives pour indiscipline, des heures dans le couloir à genoux sur le rebord de règles métalliques...



Soixante ans après, les retrouvailles, le 10 mai 2005, pour la pose d'une plaque commémorative.

La chasse aux doryphores. Les repas se prennent en commun dans la vaste salle à manger du château qui ouvre sur la grande pelouse. Les menus ne sont pas très variés, c'est "patates, choux, riz, plâtrées de pois cassés". Certains cauchemardent encore sur "la raie bouillie gluante du vendredi" ou "l'interminable séance de contemplation devant l'assiette de civelles qu'on nous servait à la louche" (!) À remettre dans le contexte de privations et de rationnement de l'après-guerre. Car au Grand-Blottereau on mange à sa faim, et si ce n'est pas l'autarcie, on subvient à une partie de ses besoins. Pour ces petits urbains, le Grand-Blottereau c'est un peu la vie aux champs, une "classe nature" avant la lettre. "Il y avait un potager. Nous étions réquisitionnés pour chasser les doryphores dans la plantation de pommes de terre... Et dire que "doryphores" était le



Around Guy Le Floch, president of the Association of former residents of the Maison de l'Enfance - father executed at the Liberation of the camp of Mauthausen -, several former pensioners of the Grand-Blottereau : Christiane and Jeannine Berthelot - father member of Resistance Fer, killed at Conquereuil during the débâcle -, Jean-Claude Maisonneuve - father died at Buchenwald -, Jean-Claude Saban - father died at Auschwitz - and Pierre Piron - father died at Mauthausen.

surnom qu'on donnait aux soldats allemands pendant la guerre ! Nous allions voir l'âne, le cochon, les chevreaux, chercher des œufs au poulailler. L'été, nous partions à la chasse sur les bords de Loire avec le père Chouteau, nous pêchions des anguilles. L'automne, nous ramassions des champignons..."

Pour Noël, les enfants ont droit à un repas amélioré. "Une année, M. Chouteau avait fait livrer des oies à demi-sauvages pour les engraisser. Elles étaient dans la cabane de la bique. Un jour, il nous a demandé de les faire sortir pour les promener. On les a vues s'envoler et passer au-dessus de la ligne de chemin de fer. On les a poursuivies jusqu'à la nuit sur la prairie de Mauves." L'écrivain nantais Paul Louis Rossi, qui fut lui aussi pupille

de la Maison de l'Enfance, consacre à cette anecdote un chapitre de son livre *La montagne de kaolin*.

Les "bleuets" sur leur petite épingle. Les enfants doivent participer à toutes les cérémonies commémoratives : Cinquante Otages, 11 Novembre, terrain du Bêle, Tables mémoriales, cimetière de la Chauvinière... "Tous les ans on nous envoyait vendre au porte à porte les "bleuets" en papier piqués sur leur petite épingle, pour les anciens combattants en difficulté. Qu'est-ce qu'on n'aimait pas ça ! Pas marrant pour des mioches..."

Heureusement, l'année est ponctuée d'événements plus heureux : la kermesse "pour

nous permettre d'aller en vacances", le spectacle de fin d'année à la salle Bel-Air - "Francine Vasse nous faisait répéter" -, la Mi-Carême - "on y allait déguisés et, au retour, on s'arrêtait au restaurant Le Coq Hardy où M. Athimon (le futur maire du Bouffay) nous offrait un goûter".

Et puis il y a les vacances au bord de la mer, sous la tente au Pouliguen, dans une école à Escoublac ou sur des lits de camp dans une conserverie du Croisic. Les joies de la plage, la pêche aux crabes aux grandes marées, les jeux de piste au Bois d'Amour les jours de mauvais temps...

"Quand venait le moment de rentrer pour reprendre l'école, on avait tous le cafard !" Car pour tous ces petits orphelins, les années passées au Grand-Blottereau ne furent pas toujours la vie de château. Pas une enfance malheureuse, mais le poids bien lourd pour leurs jeunes épaules d'être "fils et filles de tués", "pupilles de la Nation", les traumatismes de la guerre encore vivaces, les cauchemars qui trop de nuits venaient les hanter, la monotonie du pensionnat où le manque de parents se conjugue avec une stricte discipline.

Été 1961 : la fermeture. Au début, tous les pupilles de la Maison de l'Enfance appartenaient à des familles de fusillés ou des déportés. Par la suite, l'accueil fut étendu à des enfants dont le père était décédé des suites de captivité ou de la guerre d'Indochine. L'établissement fut définitivement fermé en juillet 1961.

L'histoire pourtant ne s'arrête pas là. "C'était dans les années où mon mari était maire de Nantes, raconte Léone Chénard. Deux vieilles personnes toutes petites, toutes ratatinées, qui sonnaient à ma porte. M. et Mme Chouteau ! Moi qui les voyais si grands avec les yeux de l'enfance !... Ils venaient au soir de leur vie me demander d'intercéder auprès d'Alain pour qu'il fasse restaurer le château du Grand-Blottereau qui menaçait ruine."

Ce qui fut fait, mais c'est une autre histoire.

PHILIPPE BOUGLÉ

Histoire d'un château

Le château du Grand-Blottereau dans sa forme actuelle est édifié en 1775 par Jean-Baptiste Ceineray (1725-1811), architecte-voyer de la Ville de Nantes, à la demande de la Famille Sagne, originaire de Suisse, industriels fondateurs à Moisdon-la-Rivière. La propriété passe ensuite aux mains des Law de Laureston, descendant du célèbre banquier et banqueroutier de la Régence, puis en 1830, dans celles de l'armateur et grand collectionneur nantais Thomas Dobrée (1810-1895) et enfin à son légataire universel, Georges-Yves Durand-Gasselin. Ce dernier en fait don à la Ville, le 8 mars 1905, à condition que le château soit "aménagé pour y organiser un enseignement colonial avec une École nationale

d'horticulture rattachée à l'École supérieure de commerce et création d'un jardin botanique tropical dans le domaine de 37 hectares". Il s'agit aussi de "doter la Ville d'une propriété utile à la population ouvrière où celle-ci pourra faire des promenades hygiéniques et bénéficier d'un air pur et sain". Le Grand-Blottereau ne pourra "jamais servir d'habitation, même momentanée ou passagère, à qui que ce soit". L'histoire en décidera autrement : pendant la Première Guerre mondiale, les troupes américaines y logeront à partir de la fin 1917 et, en 1940, le château sera réquisitionné par les occupants allemands. Vient la libération et le projet de Maison de l'Enfance...

CENTRE-VILLE

L'ancienne patinoire abrita d'ab

Édifié au début du XVIII^e siècle, rasé, reconstruit, bombardé, le bâtiment initialement conçu par Crucy entre Saint-Nicolas et place Bretagne a connu des destinations variées avant de devenir patinoire puis grand magasin.

Dans les années 70-80, rue de Feltre, les marches de la patinoire sont le lieu de rendez-vous des jeunes le samedi après-midi, qu'ils aillent ensuite, ou non, s'essayer à la glisse dans le bâtiment vieillot, sur une piste de dimensions modestes où l'on pratique le patinage artistique ou le hockey en soirée. Un beau jour, la patinoire a fermé, les marches ont disparu, laissant place à une grande surface du textile... Dernière en date d'une série de transformations.

À l'origine, en 1819, le programme défini par Ogée, ancien architecte conservateur des bâtiments civils du Département et architecte de la Ville de Nantes : une halle aux toiles rue de l'Arche-Sèche, dans les anciens terrains des fossés Saint-Nicolas, devant contenir trente boutiques et le bureau de l'inspecteur de la marque. Occupé par ailleurs, Ogée confie le projet à Pecot, architecte-voyer honoraire, qui imagine un plan en fer à cheval. Dans le même temps, Mathurin Crucy propose d'édifier un marché couvert pour les fruits et légumes et, au-dessus, une halle aux toiles où l'on vendra hebdomadairement des lins, fils et tissus divers. Après moult modifications des plans, l'édifice est construit en 1823.

Le chantier nécessite de déblayer et niveler une tranche de la motte Saint-Nicolas et l'édification d'un pont sur la rue de l'Arche-Sèche pour prolonger la rue du Calvaire jusqu'au pont de l'Écluse. Le résultat est commenté en 1826 dans *L'Ami de la Charte* : "La halle aux toiles donnera la vie au nouveau quartier des douves Saint-Nicolas. Cet édifice, élevé sur les dessins de Mathurin



Construction du nouveau marché de Feltre (1902/1903).

Crucy, est d'ordre dorique avec l'ingénieuse addition de modillons dans une riche corniche. Sa longueur est d'environ 75 mètres et sa largeur d'à peu près 12 mètres. Le rez-de-chaussée, adossé contre le monticule de la rue de la Boucherie, et sur le bord duquel il est même bâti en partie, s'ouvre de l'autre côté, par une galerie à 19 portiques arrondis, sur une place spacieuse et enclose où, sous des pavillons et des appentis en bois, les marchandes de légumes et les acheteurs seront à l'abri des intempéries. Tout le premier étage, à la faible réserve des bureaux et du logement du directeur, forme une salle immense, éclairée par trente-six croisées cintrées à impostes d'archivoltes."

Un musée de peinture. En 1829, le premier étage est aménagé pour recevoir le musée de peinture et abriter les œuvres d'art

données par Napoléon à la Ville au début du siècle et la collection Cacault achetée par la municipalité. C'est Ogée qui établit le devis des travaux nécessaires à l'aménagement des lieux, qui consistent notamment à séparer la partie halle de la partie musée, qui sera cloisonnée en quatre salles. L'institution est inaugurée le 1^{er} avril 1830. Tous les tableaux ne pouvant prendre place dans cet espace réduit, environ 400 d'entre eux sont vendus en 1831. Peu à peu, le musée gagne sur la halle : une salle en 1833, une deuxième quelques années plus tard, une dernière en 1846, qui achève l'occupation complète de l'étage. En 1852, des travaux de décoration sont effectués pour accueillir le legs de la collection des frères Edgard et Alphonse Clarke de Feltre conformément aux exigences du testament. La salle est inaugurée le 15 mai 1854. La voie reliant l'écluse à la place

Ord de la toile et des toiles



En 1966, l'ancien marché devient patinoire qui fermera dans les années 80.

tion du nombre de tableaux non exposés. Le préfet constate, quant à lui, "l'insuffisance du bâtiment affecté au service du musée de peinture" et encourage le maire à envisager sérieusement l'agrandissement du bâtiment.

du Bon-Pasteur a pris le nom d'Edgard Clarke, duc de Feltre.

En 1860, les administrateurs du musée obtiennent la réfection des autres salles. La façade de la rue Cacault est rénovée en 1865. Le nivellement et les alignements des voies aux abords du musée sont réalisés en 1867. Cependant, le musée de Feltre demeure trop exigü. En 1864, Philbert Doré, porte-parole de la commission de surveillance du musée, écrit au maire pour lui signaler l'urgence de l'agrandissement de l'établissement et lui signifier son inquiétude devant l'augmenta-

Un projet est préparé en 1866, qui consiste à doubler le musée existant d'une aile parallèle de mêmes dimensions. Il ne sera pas mené à bien et ce n'est que vingt ans plus tard, en 1887, que Philbert Doré constate que "la construction prochaine d'un plus vaste musée s'impose impérieusement." Constat corroboré par des protestations comme celle de Mme de Courtavel, qui s'indigne que les portraits de ses ancêtres, légués au musée à condition d'être exposés, soient remisés faute de place. Encore un peu de patience, et les œuvres peuvent

déménager dans leur nouveau logis, le palais des Beaux-Arts de la rue Clemenceau.

Une fabrique de glace devenue patinoire. Le vieux bâtiment redevient un marché, rasé et reconstruit en 1902. Comme la plupart des immeubles de la rue du Calvaire, il subit les bombardements de 1943. Dans les années 50, il abrite une fabrique de glace où viennent s'approvisionner les habitants du centre-ville encore dépourvus de réfrigérateur, pour rafraîchir leurs glacières.

En 1964, la Ville dénonce le bail la liant à la société "Frigo nantais" pour l'exploitation d'un frigorifique dans les bâtiments du marché de Feltre. En février 1966, la société évincée propose d'aménager et exploiter dans le bâtiment une patinoire. Le conseil municipal du 25 novembre de la même année relève que cette proposition permet "de mettre un terme au contentieux engagé, sans qu'il en résulte aucune charge pour la commune" tout en offrant aux Nantais "une installation qui faisait défaut dans notre agglomération."

Dès l'année suivante, les patineurs peuvent s'en donner à cœur joie : "Tout le monde s'est précipité pour l'ouverture, se souvient Marie-Laure, qui habitait rue du Calvaire à l'époque. Au début, les machines n'étaient sans doute pas assez puissantes. La première année, la patinoire est restée ouverte jusqu'au printemps mais la surface fondait, on patinait dans une flaque, alors ensuite elle ne fonctionnait qu'en hiver." Plus tard, l'installation est améliorée et l'on peut patiner en toute saison, lors des séances publiques ou dans des clubs qui se partagent l'espace durant des créneaux horaires réservés. Mais la surface de glace est dimensionnée à l'échelle du bâtiment, et non aux normes olympiques, ce qui complique singulièrement l'entraînement des sportifs. La vieille patinoire, remplacée dans les années 80 par celle qui est installée dans le complexe du Petit-Port, cède la place à la grande enseigne de prêt à porter et à la librairie qui l'occupent encore actuellement.

PASCALE WESTER

Sources : Archives municipales